



Rétif de La Bretonne
Monsieur Nicolas

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR PIERRE TESTUD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

RÉTIF DE LA BRETONNE

Monsieur Nicolas

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR PIERRE TESTUD

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1989.

SIXIÈME ÉPOQUE

Retour. Dijon.

Troisième Paris. Mariage, etc.

1759-1767

*Heu! quam quod studeas ponere,
ferre grave est!*

Ovid., II, *Amor*¹.

Pour signaler mon arrivée, il y eut une sorte de phénomène : un de nos chiens, qui ne me connaissait pas, accourut pour m'empêcher d'entrer ; un autre chien plus ancien, averti par les aboiements de son camarade, venait pour le seconder. Mais il me reconnut bientôt. Alors il se mit à hurler de joie, à se rouler à mes pieds. L'autre chien cependant s'arrêtait étonné, ne grondant plus que faiblement ; enfin, il commença de tourner la queue et se mit aussi à me caresser, à l'exemple de l'autre. Un troisième chien nouveau, sorti de la maison au bruit, voulut alors se jeter sur moi. Mes deux amis saisirent ce camarade, quoique ce fût une chienne, et la retinrent, l'un par le cou, l'autre par la peau du ventre, et ne la lâchèrent que lorsque je les appelai¹. J'entrai dans la maison.

On m'avait aperçu par la petite fenêtre du lit, et mon siège était déjà préparé par mes sœurs. Je fus reçu par Edme R.² à bras ouverts ! Ce bon père ne vit en moi qu'un fils égaré, séduit, et un homme malheureux !... Quant à ma mère, elle ne voyait qu'un fils de retour après quatre années d'absence...

On fit à souper une sorte de festin³.

Ce fut à table, devant trois convives, outre la famille, savoir, le pasteur Antoine Foudriat⁴, Jacques Béraut, le maître d'école⁵, et un M. Lenain, ex-intendant honnête homme d'un seigneur de Paris, et retiré à Sacy où il avait quelques pièces de terre. Tout le monde trinquait avec mon père ; moi seul, par respect, je n'avais pas mon gobelet vers le sien. Mon père me le présenta, en disant : « Je crois que nous sommes en 1759 ? — Oui, mon père. — De 1734 à

1759, il y a vingt-cinq ans... Mon fils, vous le pouvez. » Et le respectable vieillard me fit trinquer avec lui. Je m'inclinai profondément. « Vous voilà émancipé! » me dit M. Lenain. Et tous les convives burent à la santé du *nouvel homme* : ce fut le nom que je portai dans ce repas.

Lorsqu'on eut mangé, Antoine Foudriat me pria de les éclairer sur quelques-unes des aventures dont on me faisait le héros... Je commençai par le récit de ce qui venait de se passer à Saint-Bris, et ce préliminaire, qui attendrit mon père aux larmes, fit dire au pasteur : « Oui, Nicolas est homme; ce récit est d'un homme; et la conduite aussi. — Et d'un homme bien appris! s'écria maître Jacques. — Pour moi, dit M. Lenain, j'ai bien entendu lire des romans à Paris; mais aucun n'avait ce charme, cet intérêt de vérité que je viens de trouver là! » Pour ma mère, elle m'embrassa... Il se fit ensuite un silence profond... C'était un ordre de commencer le récit demandé.

Je m'inclinai... Puis, reprenant la parole, je racontai sommairement tout ce que j'avais fait, depuis ma sortie de Sacy, en 1751 : mon arrivée à Auxerre; mes premières peines; ma rencontre avec Edmée Servigné à Vaux; ma relation honorable avec Mlle Manon Prudhot, et l'extrême bonté de Mme Paragon, en cette occasion; mon projet d'établissement avantageux avec Mlle Madelon Baron, qui me fit renoncer à toute autre idée; sa mort, et mes regrets déchirants; ma féerie avec Émilie Laloge²; ma liaison avec Colombe, après que Mme Paragon m'eut assuré la main de sa sœur; notre séparation vertueuse; mon amusement avec la spirituelle Rose, voisine d'Annette Bourdeaux; mon estime sans bornes pour Marianne Tangis; ajoutant qu'avec l'agrément de mon père, j'espérais aller lui renouveler mes propositions; mes adieux à Mme Paragon et à Mlle Fanchette, détaillés avec attendrissement... « Oh! ici, j'y étais, s'écria mon père, et pas un mot qui ne soit vérité!... » Mon arrivée à Paris, et mon travail au Louvre; mon association innocente avec Jeannette Demailly, amie de Marianne Tangis, et le mariage de la jeune personne avec M. Ponsardin... mon désespoir à la mort de Mme Paragon, et les soins, les consolations de mon vertueux ami Loiseau. Je tus mes turpitudes, mais je déguisai peu de chose dans l'histoire de Zéphire, qui fit fondre en larmes tout le monde... Je racontai la fin tragique de la tendre Suadèle. Je ne cachai rien des circonstances de mon mariage avec Henriette... Enfin, je

m'étendis sur tout ce que je devais à mon ami Loiseau, à son aimable compagne Mlle Zoé, ainsi qu'à mes autres amis... Puis, revenant à Loiseau, je peignis nos adieux déchirants. Je remontai aux soins qu'il avait pris, pour conserver ma vie et mes mœurs... Puis je me tus, attendri.

Tout le monde l'était. Il régnait un profond silence, et les paupières étaient humides¹. Les quatre vieillards se regardaient, avec un demi-sourire. « Oh! s'écria ma bonne mère, puissé-je marquer un jour à M. Loiseau ma reconnaissance, et contempler là, de mes yeux, le sauveur de mon fils! — Nous vous remercions, me dit le pasteur; intérêt, décence et vérité, c'est tout réunir. » On se leva pour aller parler bas à mon père et aux deux autres. « Il n'est pas lié avec cette Anglaise. » Je n'entendis que ces mots. Je me rappelai que je n'avais pas raconté la moitié de ce que Loiseau avait fait pour moi! On remit le reste de mon récit au lendemain à dîner, chez le pasteur...

Nous y allâmes. Lorsqu'on en fut au dessert, je répétai les souhaits que j'avais un jour formés d'être riche, pour unir Loiseau à Zoé. Ce souhait parut naturel dans un cœur reconnaissant. Mais quand ensuite je répétai ce bel éloge de la pauvreté que nous fit mon dieu sauveur, et que j'eus mis dans ce récit, déjà rapporté², le feu d'un enthousiasme brûlant, mon père, le pasteur et tout le monde se récrièrent d'admiration!...

Paisible à Sacy, j'y reprenais le goût de l'étude, en fortifiant ma santé. Je me mis à traduire les *Métamorphoses* d'Ovide, comme j'avais traduit Térence, pendant mon apprentissage. Pour me délasser de ce long travail en prose, je l'entremêlais journellement de la traduction en vers des *distiques* ou *monostiques* saillants que je trouvais dans les poètes, tels qu'Ovide lui-même, Tibulle, Properce, Martial, etc. Ma conduite était innocente : je revenais insensiblement sous les yeux de mes parents à ma pureté native; je reparus, en quelques semaines, cette *fille modeste*, dont mon cousin Droin le riche me donnait le nom³. Mon père suivait ces changements en mieux; et j'entendis un jour qu'il disait à ma mère : « Nicolas a un excellent naturel! Le voilà redevenu comme il était avant que de nous quitter, à l'ignorance près, qu'il n'a plus. Il ne ressemble pas à nos mauvais sujets de Vermenton et d'ailleurs, qui ne rapportent de Paris que les mauvaises mœurs, ont l'esprit assez faux pour les croire les bonnes, et bravent tout, faute de lumières. Nicolas a l'âme droite; il sera un homme

un jour, comme je l'ai toujours demandé au Seigneur!... » Ces dispositions d'Edme R. à mon égard me firent plaisir; elles m'encouragèrent dans le plan que je me traçais.

Loiseau m'écrivit deux lettres courtes et touchantes. Je les montrai à mon père, qui en fut attendri. Mais comme les choses qu'elles contiennent ne sont pas toutes au courant des événements actuels, je les laisse un instant, pour terminer ce qui regarde Marianne Tangis... Je reçus de ma cousine Edmée la réponse promise : « Mon cousin! Marianne Tangis ayant appris votre mariage avec une Anglaise, ses parents, qui le surent, la forcèrent aussitôt à épouser Hérissé; elle en est au désespoir, sans connaître encore que vous êtes libre. Sa mère et sa sœur, qui le savent, le lui taisent; mais elles ne peuvent se consoler de l'avoir mariée¹ », etc.

Cette lettre détruisait mon espoir le plus doux; mais il m'en restait encore un, et ce fut avec transport que mes parents reçurent la proposition de faire demander Mlle Gueneau l'aînée... Ma mère s'écria que c'était Fanchette retrouvée!... Mon père me promit toutes les démarches nécessaires auprès du neveu de sa première femme. On me conseilla d'aller travailler, pendant la *juridique*², à Dijon, pour qu'on arrangeât tout en mon absence. Ce fut un plan arrêté.

Il faut enfin, malgré moi, revenir aux malheurs dont je suspendais le cours précipité. Loiseau, dans ses deux courtes lettres, me félicitait de mon bonheur d'être auprès de mes honnêtes parents, et des sentiments vertueux que je reprenais au sein de mon honnête famille. Il m'y parlait ensuite de Zoé, dont les sentiments de tendre sœur respiraient la pureté de l'amitié. Enfin, dans toutes deux, il me disait de Léonore³ un mot couvert. Mais il m'apprenait, dans la dernière, que la comtesse de Tnomge était parvenue à la faire entrer à Saint-Cyr⁴. J'en fus surpris, mais je ne songeais pas encore que ce fût le moyen imaginé pour me la soustraire absolument. En effet, depuis son entrée dans cette maison sous un nom que j'ai toujours ignoré, je n'ai jamais pu la revoir. Tout ce que j'ai su en gros, c'est qu'elle me demanda souvent... et que, dans la suite, on l'avait mariée à un colonel, chevalier de Saint-Louis, âgé de quarante ans, qui l'avait emmenée dans une terre, au pied des Pyrénées, à deux cents lieues de Paris. Il paraît que la comtesse, qui l'aimait passionnément (je ne sais si c'est pour sa beauté, ou parce qu'elle lui avait donné une sœur, fruit de l'aventure du 26 mai 1756⁵), il paraît que la

comtesse avait fait passer Éléonore pour la fille de quelque pauvre gentilhomme de Guyenne, afin de la rendre d'une condition égale à celle où elle voulait placer sa sœur. Je soupçonne que mon aimable fille est morte en couches de son premier enfant... Je n'ai eu ces aperçus que par une dame Brocard, maîtresse-couturière de ma sœur Margot : cette femme allait souvent chez la duchesse de Mortemart¹, sa plus haute pratique, qui l'aimait parce qu'elle avait l'air distingué, et qui se plaisait à lui raconter des anecdotes. C'est par cette même Brocard, que j'appris l'existence de Septimanette 26 mai²; elle me donna, en jasant (car elle me parlait beaucoup, lorsqu'elle se trouvait chez elle, à mes visites), un secret qu'elle n'avait pas elle-même. Elle me fit, en me les nommant, l'histoire de la dame et de mes deux filles comme d'objets qui me devaient être absolument inconnus...

Cette digression a interrompu l'analyse que je faisais des lettres de mon ami. À la fin de la seconde, il disait un mot d'Henriette Kircher. On ne m'avait pas encore reproché mon mariage avec cette Anglaise. J'appris de mon père de quelle manière s'était fait l'enlèvement de la feuille, sur le double registre de l'église Saint-André (par la connivence du prêtre scélérat qui avait fait le mariage, et qui n'échappa point à la peine : il fut secrètement puni, par le crédit de l'archevêque, de deux ans de *cabanons*, à Bicêtre³)... Mais à l'instant même où j'avais cet entretien avec mon père, un coup terrible était frappé! Je venais de perdre la moitié de moi-même⁴, et, faible planète que je suis, je dois à mes liaisons vertueuses toute ma vertu!...

Je ne m'arrêterai pas sur mes productions littéraires à mon arrivée à Sacy. Outre mes traductions, je trouve deux pièces de vers, dont la première est une ode ou espèce de cantilène de mort adressée à *mes amis*, dans laquelle je les invite, en épicurien, à célébrer ma mémoire en se rappelant mes plaisirs passés, que je leur détaille en onze strophes... On peut voir cette pièce, rapportée dans *Le Drame de la vie*, p. 1232-1236⁵.

La seconde pièce⁶ est en l'honneur de COLETTE; elle n'a que deux couplets; encore le second est-il du 3 septembre, à mon retour de Dijon (*ibid.*, p. 1236-1237⁷). Mon imagination ne s'exerça sur aucun des objets qui pouvaient alors m'intéresser; ils étaient trop inférieurs à ceux que j'avais perdus, ou laissés à Paris... Le malheur avance, tel qu'un nuage terrible!

Un des premiers jours du mois de juin, sombre, malgré la saison, je me promenais sur le chemin qui est entre l'enclos de

la maison paternelle et celui du pré de la Cartaude. Mon père me joignit et me dit qu'il venait de rencontrer, dans le village, M. Gueneau père, auquel il s'était ouvert sur nos projets : « “ Oui dà! mon oncle! ça se pourrait!... Il paraît qu'ils se sont vus à Paris, et qu'ils ne se sont pas disconvenus, car ma Michelle me parle de lui tous les jours. ” Voilà ce que vient de me dire mon neveu Gueneau, et il aurait dîné avec nous, sans une affaire pressée... » Cette nouvelle que m'apprenait mon père me comblait de joie et me déterminait intérieurement à m'attacher à Mlle Gueneau, lorsqu'une femme qui revenait du marché de Vermenton nous aborda. Elle remit au vieillard, par honneur, une lettre, encore qu'elle fût pour moi. Mon père me la présenta, en me disant : « C'est une lettre de Paris... cachetée de noir. » Je dis à mon père, avant de lire : « C'est une lettre de M. Boudard mon ami, le fils de l'arpenteur, qui est le vôtre. — Lisez », me dit mon père, en s'éloignant. Je lus quelques lignes, jusqu'à ces mots : « *Nous venons de faire une perte irréparable! M. Loiseau est mort hier...* » Alors ma vue se brouilla. Je tendis la lettre à mon père, et mes genoux fléchirent. Le respectable homme me soutint, en disant : « Qu'est-ce?... Que vous marque-t-on? — Mon ami... est mort!... » Edme R. lut, sans me quitter. (Dans cette lettre, que je n'ai plus, et qui est de mémoire dans le roman de *La Malédiction paternelle*¹, Boudard et Renaud, après m'avoir annoncé notre perte commune, s'efforçaient de remplir un vide affreux par les marques de leur dévouement... Ah! rien ne devait remplacer Loiseau!...) Une chose inconcevable, c'est qu'on ne me marqua point que Zoé me désirait et m'attendait sur-le-champ!... Et elle ne m'écrivit pas, comptant sur mes amis!... Elle pensa qu'on me retenait chez nous.

En achevant de lire, mon père s'aperçut que je dévorais mes larmes. Il me serra la main, et me dit : « Mon ami, pleure! Les larmes données à la mémoire d'un ami honorent autant et plus celui qui les répand, que celui qui les cause. » J'allai me jeter à terre, et pleurai sans presque me sentir, ou du moins je n'avais qu'un sentiment confus. Mon père me dit : « Venez à la maison. — Mon père!... je voudrais être seul. » Edme R. s'en alla, sans me répondre.

Ce fut alors que je commençai de sentir toute l'étendue de la perte que je venais de faire! Mon premier mouvement fut de frayeur : « Voilà le dernier objet auquel je tenais par toute mon âme!... le dernier objet par lequel je fusse aimé comme j'ai besoin de l'être!... C'est le dernier de mes biens que je

viens de perdre ; mon conservateur, le charme de ma vie ! » (car Loiseau m'était aussi cher qu'une maîtresse). Je me trouvais plus malheureux que je ne l'avais jamais été ; je n'avais plus de cœur qui me servît d'asile !... Et dans le même instant, j'éprouvai à la fois, avec une force décuple, le sentiment de toutes mes pertes : elles se présentèrent ensemble à mon imagination d'une manière désolante ; je poussai un cri douloureux, déchirant !... Je me levai. Je me trouvai la force d'aller, et je courus dans le sombre vallon de Bourdenet¹, le plus solitaire du finage. Là, isolé, ne voyant que le ciel et un sol aride, je m'abandonnai aux cris, aux larmes, aux soupirs sanglotés. Les échos des bois de Nitry me répondaient... Je commençai à penser d'une manière suivie au bout d'une heure, et je m'écriai : « J'ai perdu l'ami qui savait tous mes secrets, mes vices et mes vertus, et qui partageait mes plaisirs et mes peines !... celui qui seul pouvait porter celles-ci, car jamais... jamais... je ne les confierai plus à personne... J'ai perdu, si jeune encore ! la moitié de moi-même !... » Je restai ensuite quelques moments l'œil fixe, mes larmes ruisselantes... Dans un de ces instants d'immobilité, j'entendis près de moi l'œnanthe solitaire², qui semblait se plaindre douloureusement. Je crus qu'il compatissait à ma douleur ; je m'écriai : « Toute la Nature te pleure, ô mon ami ! » (63^e estampe, 4 bis³.) Le petit oiseau redoublait ses cris, et fuyait, en voltigeant épouvanté. Je me retournai : je vis un gros serpent, qui *supait*⁴ un des petits de cette mère désolée. Je frémis : « Monstre ! m'écriai-je, tu ressembles à la mort, qui vient de me ravir mon cher Loiseau ! Tu attires et tu engloutis comme elle ! Oh ! que ne puis-je anéantir la mort comme je vais t'écraser ! » Aussitôt une pierre péniblement soulevée brisa la tête du reptile venimeux ; son corps se roula en mille replis, mais la tête, source de sa vie impure, ne pouvait plus la lui communiquer. Je jetai son corps au loin, et l'œnanthe sembla me remercier par ses battements d'ailes ; je la vis donner à manger aux quatre petits qui lui restaient.

Mais ma douleur⁵ n'avait été quelques instants suspendue que pour recommencer avec plus de violence. Je ne pouvais m'arracher de cet endroit sauvage, où tout excitait ma mélancolie et nourrissait mes larmes. Je m'écriais... je redoublais ma peine, en m'en répétant le sujet par mes cris !... Je succombai enfin, je tombai dans une sorte d'anéantissement.

Je ne sais combien de temps j'y demeurai. Mais deux bouviers de Nitry, qui venaient d'amener leurs bœufs paître à la

fraîcheur, m'aperçurent de loin et vinrent à moi. En approchant, ils trouvèrent le serpent qui remuait encore. Ils furent étonnés de sa grosseur ! Puis observant que j'étais étendu sans mouvement à peu de distance, ils me crurent expirant du venin de ce reptile. Ils remarquèrent alors, sur un chemin assez éloigné, une charrette qui revenait de Lichères à Sacy ; l'un d'eux courut avertir le voiturier, tandis que l'autre me porta. Ils me mirent sur la charrette, lièrent le serpent mort à une haridelle, et me ramenèrent à La Bretonne... Ils dirent, en entrant, que le monstrueux serpent qu'ils apportaient m'avait mordu. Mon père était absent, il avait été me chercher. Ma mère, saisie, vint à moi pour visiter la morsure... Elle ne vit rien. On me fit respirer du vinaigre... Je revins à moi. Je dis comment j'avais tué le serpent au moment où il avalait un jeune *cul-blanc*... Mon père arriva, suivi du curé, du chirurgien et de plusieurs habitants, tous persuadés par le charretier et les bouviers que j'étais mort du venin communiqué par le reptile en furie. Mais en me voyant sans aucune enflure, on douta, et mes discours achevèrent de rassurer¹. Mon père comprit que c'était la douleur seule qui avait causé mon évanouissement. Il me parla d'un ton de bonté touchant, et lut à l'assemblée la lettre fatale, à ce que je compris aux gestes que j'entrevois. Je vis couler des larmes qui adoucirent les miennes, surtout celles de ma bonne mère. On loua mon ami, dont on connaissait la vertu aussi bien que les services continuels que j'en avais reçus durant la maladie et pendant la santé. Mon père, en homme prudent autant que pénétré, le louait à outrance (si l'on peut employer cette dernière expression, quand il est question de Loiseau)... Il me plaignait, en le louant ; il me disait, attendri : « Je vous pleure tous deux !... » Cette extrême bonté adoucit ma douleur, qui n'en fut pas moins profonde, mais dont je pus supporter l'amertume.

Dès que mon père me vit un peu plus calme, au lieu de me marier, dans cet état douloureux, à Mlle Gueneau, il m'exhorta, plutôt en ami qu'en père, à voir Dijon, capitale de notre province. Ma mère ne goûtait pas ce nouvel éloignement ; elle aurait préféré de m'établir, soit à Mlle Gueneau, dont cependant elle n'aimait pas la mère, femme hautaine, sœur de Boudard le notaire, autre neveu de la première femme de mon père, soit avec Mlle Sallins, fille et nièce des marchands drapiers de Vermenton, ses amis, chose facile par la haute estime qu'ils avaient pour elle. Mlle Sallins était

plutôt laide que jolie ; mais elle avait une façon de se mettre agréable, et sa propreté, qui surpassait par sa réalité complète celle de toutes les autres filles du pays, était un attrait égal à la beauté ; enfin, c'était le choix de ma mère. Elle balança Mlle Gueneau. Aussi, quand on me parlait de ces deux partis, comme j'étais sans passion, je répondais : « Comme vous voudrez ; je ferai ce qu'il vous plaira... » Cependant une sorte d'incertitude me fit, en ce moment, préférer de suivre le sentiment de mon père, qui était charmé que je fisse quelque séjour à Dijon, pour y connaître la maison de Cœurderoi, notre alliée¹. Cette résolution bien solidement prise, je partis de Sacy le 20 juin 1759, à trois heures du matin, mon paquet sur le dos, après avoir fait une réponse douloureuse à mes trois amis. Il est inutile de rapporter ce qui se présume. Mais voici la lettre à Zoé :

Mademoiselle et honorable amie ! Je suis d'autant plus désolé que je ne doute pas que je ne vous eusse efficacement secondée à sauver mon ami... Je ne souhaiterais pas que vous m'entendissiez pleurer et gémir!... (Ab! ce sont mes vices qui ont porté malheur au vertueux Loiseau! qui l'ont attristé, chagriné, rendu malade, fait mourir!...) Gémir n'était pas le terme : je mugis de douleur!... Je ne retourne pas encore à Paris ; je vous affligerais, au lieu de vous consoler... Je pars pour Dijon, et je crois qu'il le faut. Si vous m'écrivez, adressez à mon père... Je vous plains ; je me plains moi-même : plaignez-moi, je vous en prie, comme je vous plains ! Car je sens que j'ai perdu ma force, ma vertu, les délices de mon existence, le bonheur. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous ; nous parlerons de lui ; vous me revivifierez ses maximes. Je vous rejoindrai dès que je me sentirai assez fort pour ne pas vous attrister... Ma tête s'égaré dès que mon imagination se fixe sur ce sujet... Je n'y vois plus, et j'ai souvent des disparates², qui ont fait craindre à mon père pour ma raison... Je vous ai dit que j'allais à Dijon, je crois qu'il le faut... La mort de mon vertueux ami Loiseau m'abat encore plus que celle de l'incomparable Mme Parangon ! elle renouvelle la douleur de la perte de Zéphire... Je n'ai plus que vous pour me rappeler à mon Éléonore ; si je vous perdais, tous les liens entre ce qui me reste et moi seraient brisés... Au moment de vous revoir, mon estimable amie !

RÉPONSE DE ZOÉ

(qui ne me fut rendue qu'à mon retour de Dijon)

J'ai vu vos lettres, mon ami, je vous désire. Cependant allez à Dijon... Ab! le cruel état que le mien!... Je verrai Éléonore. C'est

une charmante enfant! qui me fait bien pleurer Zéphire!... À votre retour de Dijon, que je vous vote promptement, je vous en prie!

ZOÉ DELAPORTE,
presque l'épouse de M. Loiseau.

Mon voyage de Dijon changea encore une fois mon sort... Je pris le chemin de Percy-le-Sec (patrie de la mère de Zéphire¹), pour aller gagner la grand-route. Ainsi, au lever du soleil, je me trouvais sur une colline élevée, qui me rendit le spectacle ravissant de mes voyages à Saint-Cyr². J'éprouvai une délicieuse ivresse! Je chantai une hymne au Soleil, notre père, en versant des larmes d'attendrissement sur moi-même et sur les êtres chéris que j'avais perdus : « Vous fûtes le charme de ma vie, ô Colette! ô Loiseau! ô Zéphire! Biens précieux que j'ai perdus, soyez-en les regrets et la douleur! » Je chantais et répétais ces paroles, fondant en larmes, jusqu'au moment où je me trouvais dans des campagnes inconnues, dont la vue dessécha ma sensibilité... Je me considérai alors compagnon voyageur, un sac sur le dos, et je me disais : « Ô Colette! si vous voyiez celui... à qui vous prépariez, pour qui vous présumiez une destinée si heureuse!... » Un sentiment moins profond, mais qui pourtant m'attendrit encore, me fit songer à Septimanie³... à ma partie avec Mlles Prudhomme et Baptiste; à la possession de Mlle Guéant (bonheur suprême, même encore à mes yeux, dont je m'étais depuis assuré, de la manière rapportée dans « Mon calendrier⁴ ») : « Ah! m'écriai-je, ces déités reconnaîtraient-elles ici leur vigoureux athlète?... » Je me rappelai tous mes *bonheurs* passés, à Auxerre, à Paris, bonheurs donnés par tant de jolies femmes! J'aimais à me les représenter rangées le long de ma route, me regardant passer chargé de mon sac, comme un robuste rouleur... La vue de Percy, à la droite de la grand-route, mit fin à ces ressouvenirs; je ne m'occupai plus que de Zéphire. Je m'ensevelis dans une méditation profonde, jusqu'à l'endroit où je m'arrêtai pour me rafraîchir. Aussi, je vis à peine Lucy-le-Bois, et Sauvigny, et son bois superbe, et son magnifique château : je voyais, à travers d'un nuage de larmes, Zéphire, rappelée par le pays de sa mère, et derrière elle la consolante Suadèle...

Je ne m'arrêtai qu'à Rouvray, après sept lieues de marche⁵. Il était 11 heures; j'y dînai. Je demandai une soupe du pot qui bouillait : c'était de la vache et du petit salé, mais la soupe était délicieuse; l'air des montagnes du Morvan assaisonne

leurs productions. On me servit un morceau de porc, avec une omelette et un chauvot de vin (demi-bouteille, mesure de Paris). En dînant, je causai avec l'aubergiste. C'était une sorte de janséniste, que certaines imprudences de parti, entre autres d'avoir colporté des chansons contre l'archevêque de Paris Beaumont¹ et le curé de Saint-Étienne-du-Mont Boëtin, qui avait refusé le viatique à l'hymnographe Coffin², c'était, dis-je, un de ces subalternes de secte que quelques menaces avaient effrayé, et qui s'était écarté jusque dans ces cantons, où il s'était marié... J'étais encore un peu port-royaliste moi-même³ : nous discourûmes à qui mieux mieux sur Jansénius, le *Formulaire*, la *Bulle*, Quesnel, les 101 Propositions, etc.⁴. L'aubergiste était enchanté!... Mon dîner fini, je donnai un petit écu à changer et mon hôte me rendit cinquante-trois sous. On voit que le bon janséniste me traitait en frère et que l'esprit de parti rend quelquefois désintéressé même un dévot⁵ ! Je fis ce jour-là treize lieues, ce qui en vaut près de vingt des environs de Paris, et je couchai à neuf lieues de Dijon⁶. Je soupai avec un pigeon rôti, un chauvot et une salade. Comme le pigeon était fort, il en resta, ainsi que de la salade, et de mon pain. On me servit ces restes à mon déjeuner... Je bus un coup, je remplis ma gourde de vin et d'eau, et je payai. On me prit douze sous. Les bonnes gens n'étaient pourtant pas jansénistes, mais l'argent est très rare dans ces cantons... Il y avait dans cette maison une fort jolie fille qui, allant de mon côté jusqu'à demi-lieue, voulut porter mon sac en me disant que j'avais le temps de me lasser. Je ne pus m'en défendre, tant cela parut lui faire plaisir. L'innocence est extrême dans cette partie de la Bourgogne, et bien que l'argent y soit rare, on m'y parut plus aisé qu'à Sacy, Nitry, Joux, Vermenton, Irancy, etc. Je lui offris, en nous séparant, mais avec des ménagements extrêmes, une pièce de monnaie. Elle rougit, et la refusa sans la regarder. Je lui fis des excuses délicates, entre autres, qu'il fallait bien mettre un prix à un service, qui en avait un infini à mes yeux. J'appris à Sombrenon⁷, que ses parents étaient riches pour le pays, et très estimés, ce qui me rendit le service de la jolie Christine plus précieux encore. Mais je la reverrai⁸... Parvenu sur les montagnes de Sombrenon, qui est le point le plus élevé de la Bourgogne, puisque d'un côté coule la Cure, qui va se jeter dans l'Yonne à Cravant ou Crevant, une lieue au-dessous de Vermenton, et de l'autre l'Ouche, qui va du côté de l'orient et fait une nappe d'eau devant la partie méridionale du Parc, à

Dijon¹, je jouis d'un coup d'œil très agréable. La vallée de la source de la Cure a une déclive immense, et quoique, à raison de sa pente douce, elle soit toute cultivée, sa profondeur a quelque chose qui étonne.

J'arrivai à Dijon à 5 heures du soir, abîmé de lassitude, et je me logeai à l'*Image Saint-Nicolas*, porte Guillaume², où je mangeai à table d'hôte, à quinze sous par repas. On avait, à dîner, le potage, le bouilli et un oiseau, pigeonneau, perdrix ou caille, avec une bouteille de trois demi-setiers de Paris³, qui est la chopine de Dijon. Je n'ai jamais fait aussi bonne chère que dans cette ville, à l'exception que j'y ai toujours mangé le pain bis. Nous étions servis par deux filles, Marie Jehannin, une jolie Comtoise, et Josen, grosse fille d'un village à trois lieues de Dijon, fort gaie et encore plus libre. Marie Jehannin avait, dans une admirable perfection, la taille guêpée des Comtoises⁴. Sa figure était aussi modeste qu'intéressante et jolie... Nous causâmes ensemble dès le premier soir, car, étant trop fatigué pour aller chez un imprimeur demander de l'ouvrage, ou voir quelqu'un de la famille Cœurderoi, je me tins en repos jusqu'au souper. Je réussis à me faire bien venir de l'intéressante Marie par mes égards, par les choses agréables que je lui dis, et par une politesse qu'elle appelait elle-même une *politesse parisienne*. Elle fut surprise lorsque je lui dis que j'étais bourguignon. Je sentis du goût pour elle, et c'était le premier depuis mon départ de la capitale. Il suspendit mes douleurs, même en les renouvelant, car je racontai quelques-unes de mes aventures à la jolie Comtoise; or c'est un des plus sûrs moyens d'intéresser; il faut que les femmes s'en défient... Outre l'histoire touchante de ma Zéphire, celle de Suadèle et d'Henriette, il est deux aventures libertines, arrivées à peu près du temps de celle des trois actrices et de la partie de l'hôtel de Hollande⁵, que je n'ai pas voulu employer à leur époque, de peur d'y donner de suite un cours de libertinage, mais que je crois placer à propos, pour montrer doublement la dérivation des effets d'une seule cause. Il faut, lecteur, que tu m'aies tout entier. Voici les faits, plus conformes à la vérité qu'à mon récit à Marie⁶.

Un jour, un de mes confrères d'imprimerie, ouvrier sage et dévot, nommé Voisin, marchand papetier rue Jacques⁷, et marguillier⁸ de sa paroisse, rentra dans l'imprimerie en revenant de ses affaires, très ému, très chauffé : « Bon Jésus!... Sainte Vierge!... Ô mon Dieu!... » telles étaient ses exclama-

tions répétées. On lui demanda ce qu'il avait. Le jeune Héraut, depuis bon comédien¹, et dès lors très plaisant personnage, l'interrogea très vivement : « Eh ! sainte Ursule ! sainte Cécile ! qu'avez-vous donc vu, saint Voisin ? — Oh ! s'écria-t-il, que viens-je de voir ! — Eh bien, saint homme ? *les cieux ouverts* ? — Quel dommage ! Une beauté... pas dix-sept ans... mais si belle ! — Pour vous croire connaisseur en *belle beauté*... il faudrait que je susse la rue ? — Ah ! rue Fromenteau... au second... vis-à-vis le château d'eau², dit le dévot en hésitant un peu... Elle était à la croisée... maison du perruquier... Une fille belle... belle comme un ange !... Je la regardais... je l'admirais... Elle m'a fait signe !... — Fait signe ? — En riant ; le cœur m'en a battu... Jésus-Maria ! quel dommage ! » Nous l'écoutions tous. Héraut badinait. Mais moi je prenais mon habit, mon épée ; je sortais. Voisin me regardait ; Loiseau composait un titre de *mémoire* dans une autre chambre. Je descendis ; ils me virent passer le pont Saint-Michel, et je disparus à leurs yeux.

J'arrive chez Aurore. (On la connaît déjà³ ; mais moi je ne la connaissais pas encore ; elle ira chez la mère de Zéphire, où je ne la verrai pas, Zéphire en étant jalouse, mais où elle me verra, sans me reconnaître.) En effet, c'était une beauté ! « Ma belle ! lui dis-je, comment est-il possible qu'avec tant de charmes vous fassiez un métier si propre à les détruire ? Quoi ! il ne s'est pas trouvé un honnête homme qui vous ait voulu préserver ? Pas une honnête femme qui ait été touchée de compassion pour votre jeunesse et votre beauté ? — Non, répondit-elle ; je suis venue à Paris à la suite du père Élisée, un carme qui prêchait l'Avent dans ma petite ville, Châteaudun. Il m'avait donné l'envie d'être sainte ; j'allai le trouver ; il me promit de me conduire à Paris, où il me placerait dans un couvent. Je le suivis. Il me loua une petite chambre, rue Perdue⁴ ; il m'y d-p-c-la⁵, et m'entretint environ dix-huit mois... Un soir que je l'attendais avec impatience, ne l'ayant pas vu depuis trois jours, il arriva, suivi d'une femme encore assez bien, à laquelle il me montra comme on montre une jument à vendre au maquignon... Elle m'examina, et me dit ensuite froidement : “ Monsieur ne saurait plus avoir soin de vous ; suivez-moi. — Vous allez au couvent ”, dit le moine. Je la suivis, sans répondre, tant j'avais été accoutumée à l'obéissance par mon carme. Je crus que ma vieille domestique, que j'avais trouvée dans le petit appartement, allait m'accompagner : je lui fis signe. “ Je

NEUVIÈME ÉPOQUE

<i>Notice</i>	1308
<i>Notes</i>	1311

REPRISE DE LA HUITIÈME ÉPOQUE

<i>Notice</i>	1439
<i>Note bibliographique sur les éditions modernes de l'Histoire de Sara</i>	1443
<i>Notes et variantes</i>	1446

DIXIÈME ÉPOQUE

<i>Notice</i>	1467
<i>Notes</i>	1467

REPRISE DE LA HUITIÈME ÉPOQUE [suite]

<i>Notes et variantes</i>	1468
---------------------------	------

REPRISE DE LA DIXIÈME ÉPOQUE

<i>Notice</i>	1550
<i>Notes</i>	1551

MON CALENDRIER

<i>Notice</i>	1551
<i>Notes</i>	1552

MES OUVRAGES

<i>Notice</i>	1608
<i>Notes et variantes</i>	1609

Appendices

<i>Notices et notes</i>	1691
-------------------------	------

Index

<i>Index des noms de personnes et de lieux, et des titres d'œuvres</i>	1733
<i>Index des thèmes et des sujets</i>	1832
<i>Index des notes de langue</i>	1835

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

MONSIEUR NICOLAS

SIXIÈME À HUITIÈME ÉPOQUE

NEUVIÈME ÉPOQUE

REPRISE DE LA HUITIÈME ÉPOQUE

DIXIÈME ÉPOQUE

REPRISE DE LA HUITIÈME ÉPOQUE

[suite]

REPRISE DE LA DIXIÈME ÉPOQUE

MON CALENDRIER

MES OUVRAGES

Appendices

I. DÉDICACE À MOI (1777) - II. ARRANGEMENT DE MESSIEURS LES SOUSCRIPTEURS, AVEC L'AUTEUR, ET ENTRE EUX - III. LES HUIT PREMIÈRES PARTIES DU «CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ» (1796) - IV. TABLE DE «MON CALENDRIER» - V. VIII^e JUVÉNALE. 96. IMMORALITÉ DE NOTRE MARIAGE ET MANIÈRE DE LA CORRIGER (1796) - VI. IX^e JUVÉNALE. [97.] FAUSSE IMMORALITÉ DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE - VII. X^e JUVÉNALE. [98.] IMMORALITÉ DES MONNAIES DEPUIS 1792 (1797) - VIII. XI^e JUVÉNALE. 99. IMMORALITÉ FOLLE DES ATHÉES (1797) - IX. XII^e JUVÉNALE. [100.] IMMORALITÉ DES AUTEURS ACTUELS (1797) - X. TABLE DES TROIS PARTIES DE MA «PHILOSOPHIE» - XI. LETTRES DE GRENOBLE - XII. MON TESTAMENT

Notices, notes et variantes

*Index des noms de personnes et de lieux,
et des titres d'œuvres*

Index des thèmes et des sujets

Index des notes de langue

Table analytique

par Pierre Testud

Rétif de La Bretonne en 1785.

Gravure de Berthet d'après un dessin de Binet.

Photo © Bibl. nat. Paris.